



Testament libertaire

Hugues HENRI

Hugues Henri

Testament libertaire

© Hugues Henri, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4989-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préambule pour un testament qui n'en est pas un

Dans la vie des sociétés, il est des époques où la Révolution devient une impérieuse nécessité, où elle s'impose d'une manière absolue. Des idées nouvelles germent de partout, elles cherchent à se faire jour, à trouver une application dans la vie, mais elles se heurtent continuellement à la force d'inertie de ceux qui ont intérêt à maintenir l'ancien régime, elles étouffent dans l'atmosphère suffocante des anciens préjugés et des traditions. Les idées reçues sur la constitution des Etats, sur les lois d'équilibre social, sur les relations politiques et économiques des citoyens entre eux, ne tiennent plus devant la critique sévère qui les sape chaque jour, à chaque occasion, dans le salon comme dans le cabaret, dans les ouvrages du philosophe comme dans la conversation quotidienne. Les institutions politiques, économiques et sociales tombent en ruine ; édifice devenu inhabitable, il gêne, il empêche le développement des germes qui se produisent dans ses murs lézardés et naissent autour de lui.

Un besoin de vie nouvelle se fait sentir. Le code de moralité établi, celui qui gouverne la plupart des hommes dans leur vie quotidienne ne paraît plus suffisant. On s'aperçoit que telle chose, considérée auparavant comme équitable, n'est qu'une criante injustice : la moralité d'hier est reconnue aujourd'hui comme étant d'une immoralité révoltante. Le conflit entre les idées nouvelles et les vieilles traditions éclate dans toutes les classes de la société, dans tous les milieux, jusque dans le sein de la famille. Le fils entre en lutte avec son père : il trouve révoltant ce que son père trouvait tout naturel durant toute sa vie ; la fille se révolte contre les principes que sa mère lui transmettait comme le fruit d'une longue expérience. La conscience populaire s'insurge chaque jour contre les scandales qui se produisent au sein de la classe des privilégiés et des oisifs, contre les crimes qui se commettent au nom du droit du plus fort, ou pour maintenir les privilèges. Ceux qui veulent le triomphe de la justice; ceux qui veulent mettre en pratique les idées nouvelles, sont bien forcés de reconnaître que la réalisation de leurs idées généreuses, humanitaires, régénératrices, ne peut avoir lieu dans la société, telle qu'elle est constituée : ils comprennent la nécessité d'une tourmente révolutionnaire qui balaie toute cette moisissure, vivifie de son souffle les coeurs engourdis et apporte à l'humanité le dévouement, l'abnégation, l'héroïsme, sans lesquels une société s'avilit, se

dégrade, se décompose.

La machine gouvernementale, chargée de maintenir l'ordre existant, fonctionne encore. Mais, à chaque tour de ses rouages détraqués, elle se butte et s'arrête. Son fonctionnement devient de plus en plus difficile, et le mécontentement excité par ses défauts, va toujours croissant. Chaque jour fait surgir de nouvelles exigences. — « Réformez ceci, réformez cela ! » crie-t-on de tous côtés. — « Guerre, finance, impôts, tribunaux, police, tout est à remanier, à réorganiser, à établir sur de nouvelles bases. » disent les réformateurs. Et cependant, tous comprennent qu'il est impossible de refaire, de remanier quoi que ce soit, puisque tout se tient ; tout serait à refaire à la fois ; et comment refaire, lorsque la société est divisée en deux camps ouvertement hostiles ? Satisfaire les mécontents, serait en créer de nouveaux.

Incapables de se lancer dans la voie des réformes, puisque ce serait s'engager dans la Révolution ; en même temps, trop impuissants pour se jeter avec franchise dans la réaction, les gouvernements s'appliquent aux demi-mesures, qui peuvent ne satisfaire personne et ne font que susciter de nouveaux mécontentements. Les médiocrités qui se chargent à ces époques transitoires de mener la barque gouvernementale, ne songent plus d'ailleurs qu'à une seule chose : s'enrichir, en prévision de la débâcle prochaine. Attaqués de tous côtés, ils se défendent maladroitement, ils louvoient, ils font sottise sur sottise, et ils réussissent bientôt à trancher la dernière corde de salut ; ils noient le prestige gouvernemental dans le ridicule de leur incapacité.

A ces époques, la Révolution s'impose. Elle devient une nécessité sociale ; la situation est une situation révolutionnaire.

Piotr Kropotkine in "*L'Esprit de Révolte*"

Ce texte visionnaire de Piotr Kropotkine est remarquable par ce qu'il embrasse comme horizon de la révolution libertaire à venir, comme seule alternative pour l'humanité. Il est toujours d'actualité, face aux masques réformistes du président Macron qui se pare d'oripeaux modernistes pour imposer par la bande les vieilles recettes néolibérales éculées des "Chicago's Boys" de Milton Friedmann, appliquées à la hussarde par Ronald Reagan aux USA et Margaret Theatcher au Royaume Uni. Plus récemment, Schröder les a lui

aussi appliquées en Allemagne fédérale pour liquider le système social d'outre-Rhin. La rengaine libertarienne de Theatcher : « *Il n'y a pas d'alternative !* » a pris beaucoup de relief après la chute du mur de Berlin et la disparition subite de l'URSS.

Le duel entre les deux systèmes antagonistes de l'après 2^e guerre mondiale USA/URSS prenait fin avec la victoire inespérée du capitalisme occidental qui s'empessa de proclamer "La fin de l'Histoire" et d'imposer dans les ex-républiques populaires ce néolibéralisme qui pouvait apparaître à leurs populations comme la traduction de la liberté enfin reconquise. Parallèlement, l'OTAN profita de cette opportunité pour pousser ces mêmes pays à se mettre sous la protection vertueuse de cette alliance "défensive" au moment même où l'Union européenne leur ouvrait les bras pour une adhésion mercantile, amenant le dumping social et économique en contrepartie de fonds structurels européens dont une partie fut immédiatement détournée par des "nomenclaturas" héritées du communisme disparu, recyclées en nouveaux riches.

Cette métamorphose des ex-pays satellites servit bien des délocalisations industrielles et l'apogée de ce phénomène fut constitué par la transformation accélérée de la Chine populaire en monstre atypique qui syncrétisait la domination du parti unique communiste avec la transformation du pays en atelier du monde capitaliste, concentrant ainsi les défauts et aliénations des deux systèmes.

Ce brouillage généralisé entre liberté fictive et réduction des sujets au rôle de producteurs-consommateurs soumis à cet unique fonction consumériste est toutefois contredit par la prise de conscience contemporaine, grandissante et internationale par différents groupes sociaux dont les jeunes générations, des limites indépassables des ressources de notre planète et par l'altération rapide de notre biosphère, avec la menace généralisée de disparition de nombreuses espèces animales, vertébrées ou pas, dont la notre.

Les prises de conscience s'accompagnent du constat alarmant que les classes politiques dans la plupart des pays sont incompetentes et incapables de fonder leur politique en prenant clairement position pour réduire l'effet de serre, se désengager des industries charbonnées et proposer le développement alternatif et durable à leur populations.

Depuis le début du XXI^e siècle, les inégalités sociales se creusent d'une

manière insupportables qui fait qu'une centaine de milliardaires est plus riche que les 2/3 de l'humanité, situation inouïe, où l'on voit l'emballement des dérives spéculatives du néolibéralisme, produisant des séries de crises monétaires et économiques et dont l'évolution incontrôlable est une insulte à la logique et aux désirs de justice sociale et de répartition économique issus du Siècle des Lumières, qui furent au cœur des luttes sociales des XIX^e et XX^e siècles et repris par les théories de Keynes après la crise de 1929.

La période de relative prospérité et de paix sociale d'après la 2^e guerre mondiale s'est refermée sur un dumping social et économique néolibéral sans issue car insupportable et générateur de troubles et de désordres grandissants, destructeurs de sociétés démocratiques et du biotope planétaire déséquilibré car en proie aux menaces bioclimatiques de l'anthropocène.

C'est là que les propos de Protopkine sont éclairants, car ils s'adressent directement à nous, en nous poussant à réagir et à nous révolter contre cette situation générale funeste. Son appel à la révolution libertaire est légitime de nos jours, car il rencontre les appels à la désobéissance civile et à la révolte légitime de Stéphane Hessel écrivant au soir de sa vie *Indignez vous !*

Ma contribution à ce sujet se base sur mon histoire personnelle qui tient compte des rencontres, des aiguillages historiques et sociaux intervenus pendant mon existence. Elle s'est amorcée il y a longtemps, grâce à la proximité géographique avec l'Espagne, qui vivait alors sous la dictature franquiste.

L'histoire du combat éperdu du peuple espagnol pour résister à cette dictature m'a fait prendre mes distances avec mon milieu petit-bourgeois provincial confié dans son confort et ses certitudes conservatrices qui cachaient autant de soumission que d'aliénation. Ce combat m'a été raconté à leurs façons par mes copains espagnols de l'école communale, pendant les récréations et les allers-retours quand nous marchions ensemble dans les rues entre la place Saint Michel de Bordeaux et notre école, puis notre lycée-caserne.

Mes premiers amours furent ibériques. Violette et Olivia se chargèrent de me déniaiser sur le plan sexuel et politique, grâce à elles je naquis à l'amour et à la conscience politique : leurs familles étaient des exilés après la "Retirada", déroute de l'armée républicaine et exode des républicains en France, accueillis dans des camps de concentration français proches de la frontière espagnole.

L'ébranlement de la révolte populaire de Mai 1968 correspondit avec cette

prise de conscience que la liberté se conquiert, se défend et se perpétue par la lutte.

Ma génération, celle des "Post-soixante-huitards" n'a pas oublié l'esprit de révolte qui lui permit d'espérer changer le Monde. Parmi l'éventail des directions prises par mes congénères à cette époque, beaucoup furent des impasses idéologiques : maoïstes, trotskistes, situationnistes, autonomes, "Baba Cool" partis dans le Lubéron ou l'Ariège fonder des communautés autour de l'idée de "contre société", "d'autosuffisances", etc. Souvent l'idéal initial s'est perdu en chemin dans les paradis artificiels du hashich et des drogues dures, dans l'"aquabonisme" et l'"hédonisme individuel ou sectaire", mais pourtant, l'essentiel ne fut pas oublié, les "choses" ont bougé aux niveaux sociétaux, écologistes, etc.

Ma génération fut la 1^e à lutter contre les situations injustes des femmes et des minorités homosexuelles, contre les atteintes à l'environnement et les choix dangereux du tout nucléaire imposés par les gouvernements successifs de droite comme de gauche. Je ne renie rien, je n'ai pas de haine sauf contre la connerie humaine et l'hypocrisie, qu'elles soient laïques ou cléricales. Je me considère toujours comme libertaire : mes références vont de Louise Michel, Pierre-Joseph Proudhon, Auguste Blanqui aux anarchistes ibériques comme Francico Ferrer, Buenaventura Durruti, Garcia Oliver, Fédérica Montsenit, sans oublier les libres penseurs que je n'énumérerai pas de peur d'en oublier.

Mais je refuse tout le brouillage postmoderne qui a fait croire que l'on pouvait être "Libéral" et "Libertaire", style Alain Minc et Daniel Cohn-Bendit, professionnels de l'embrouille et de l'opportunisme, précurseurs du "En même temps" d'Emmanuel Macron, pseudo conciliateurs et liquidateurs de l'alternative libertaire, la seule qui nous reste devant le chaos libéral et le capitalisme agonisant, face à l'entropie de la planète Terre, à son épuisement inexorable, son devenir invivable et aux extinctions massives d'animaux vertébrés et invertébrés. Ma devise demeure "*Ni Dieu, ni Maître !*"

Préludes ibériques

« L'histoire de l'humanité est une statistique de la contrainte. J'obéis, sans ordre. J'obéis, parce que membre de cette société je m'ordonne de me taire (...) De cette machinerie dont je suis le serf, de cette incessante ingérence de mes viscères, de mon sang, de mes nerfs, de cette prison définitive où l'on m'a mis - moi, mammifère bipède - je ne me libère que par des mots. ».

Léo Ferré

Point de départ :

Ma fascination pour l'Espagne grandit par cette proximité avec les exilés espagnols de mon quartier bordelais, entre la place Saint Michel, où beaucoup habitaient dans des logements exigus et surpeuplés, qu'ils fuyaient pour sortir dehors et se réunir le soir entre mars et novembre pour discuter assis sur leurs chaises pliantes. Au bout de la rue, il y avait le marché des Capucins, tout près, où beaucoup de ces Espagnols républicains travaillaient durement et aussi en bas des rues, sur le port, où ils étaient dockers pour beaucoup, quand les cargos venant d'Afrique relachaient et déchargeaient leurs cargaisons exotiques, dans le ballet des grues, le charroi des wagons et les cornes de brume appelant à l'appareillage.

Le fait est que leurs discussions, outre la nostalgie de l'Espagne d'avant la chute, l'Espagne qui leur avait été arrachée, parlaient souvent des difficultés liées à l'exil, au manque de communication avec l'autre côté des Pyrénées, des morts de la guerre civile, de la situation générale en Espagne et de la vie sous la dictature franquiste.

Ces jeunes Espagnols exilés de mon âge étaient différents des petits bourgeois bordelais qu'ils cotoyaient sur les bancs de l'école. Souvent en butte avec ces derniers qui se moquaient de leur accent d'étranger pour prononcer difficilement les "B", les "V", les "U", qui les rudoyaient à plusieurs dans le coin de la cour de

récréation, en les traitant de "Sales Espingaux". Leur solidarité ibérique avec moi apparut lorsque, en classe de cours préparatoire, la maîtresse me prit comme souffre-douleur dès lors qu'elle constata que j'étais gaucher, irrécupérable selon elle. S'acharnant constamment contre moi à coup de torgnoles, de coups de baguette ou de règle sur les doigts, me couvrant régulièrement de qualificatifs peu élogieux, elle me mit au ban de la classe avec ces Espagnols qu'elle méprisait tout autant que moi. Ces Espagnols me consolèrent, m'adoptèrent et ainsi se forma la ligue des marginalisés : Jaime et Pasqual furent mes premiers vrais copains et confidents, mes alliés qui me défendaient de subir sans répliquer, sans combattre. Ils m'escortaient après m'avoir attendu en bas de chez moi pour aller à l'école et la petite troupe de copains s'aggrandit en y intégrant d'autres Espagnols du quartier.

J'appris l'Espagnol par la bande, et l'argot qui allait avec : "Hijo del puta", etc.

Ils me racontaient par bribes, leur histoire familiale sans oublier de la situer par rapport à la guerre civile et à l'exil. Ils m'invitaient chez eux sans complexe pour le goûter et certains repas de fête. J'ai grandi avec eux et l'adolescence fut sans doute plus grave et moins légère grâce à eux, mais surtout elle fut enrichie par leur camaraderie et leur solidarité. C'est grâce à eux que je rencontrais Violette et Olivia, car ils me faisaient confiance, avec force clins d'œil pour le "Franchute", leur copain. En 1963, avec eux à treize ans, je participai à ma première manifestation antifasciste contre l'exécution voulue par Franco, de Grimaud, secrétaire général du parti communiste clandestin, fusillé à la prison de Carabanchel, près de Madrid. Tous les exilés espagnols de Saint Michel défilèrent dans les rues de Bordeaux jusqu'au consulat d'Espagne où les CRS attendaient pour castagner ces "Espingaux" et disperser le cortège de manifestants arborant drapeaux rouges et républicains.

Pourquoi l'Espagne ?

Ma passion pour l'Histoire contemporaine fut d'abord celle de l'Espagne qui était donc déjà là à travers Violette et Olivia mes premiers amours ibériques et les témoignages de mes copains espagnols de l'école communale. Mon rapport